

Entretien avec Bart Baele et Yves Degryse de BERLIN

Comment avez-vous atterri chez Nadia et Pétro ?

Yves Degryse : Par le biais de la journaliste française Cathy Blisson qui a longtemps travaillé pour Télérama comme reporter et critique de théâtre. Quand elle a arrêté cette dernière activité, elle est partie à Tchernobyl où elle s'était déjà rendue dans le passé. Un ami photographe a pénétré dans la zone interdite et durant son voyage, il a soudain aperçu Pétro sur la route. C'est ainsi que Cathy Blisson a rencontré Pétro. À son retour, elle nous a contactés et nous a relaté l'histoire de Nadia et Pétro. Nous avons alors décidé d'en faire quelque chose.

Saviez-vous dès le départ que vous teniez votre prochain projet de théâtre avec cette histoire ?

Bart Baele : Au début, nous nous y sommes rendus, comme ça, sans savoir si Nadia et Pétro nous raconteraient quelque chose. Cela a pris beaucoup de temps pour se rapprocher d'eux.

Comment avez-vous gagné leur confiance ?

YD : Tout simplement en étant sur place, je pense. Il était aussi important d'oser perdre du temps et d'attendre. Au cours de ces quatre années, nous n'avons jamais filmé à l'intérieur de leur maison, comme convenu avec eux. Du coup, nous étions le plus souvent à l'extérieur, devant leur clôture. Il leur arrivait de dormir en journée, par exemple, alors il nous fallait attendre jusqu'à ce qu'ils sortent. Je pense que notre calme a fait en sorte qu'ils l'étaient aussi. Leur réflexe social était aussi tout à fait différent par l'isolement dans lequel ils avaient vécu pendant 27 ans. Ils ne paraissaient, par exemple, pas prêter attention au fait que nous venions uniquement pour eux, que nous avions réservé un vol rien que pour venir chez eux. Un jour, c'était en hiver, nous sommes arrivés chez eux et au bout de dix minutes, ils nous ont dit de revenir au printemps.

Donc, ils ne savaient jamais à l'avance quand vous viendriez ?

BB : C'est exact, mais au début ils se précipitaient à l'extérieur dès qu'ils entendaient arriver notre voiture. Comme personne ne venait jamais, ou presque, ils étaient toujours curieux de voir qui était là et si on leur apportait des produits de première nécessité, comme du pain ou de l'huile. Les rares fois que quelqu'un venait, c'était en général quelqu'un du poste de contrôle ou de la police.

Pourquoi Pétro et Nadia ont-ils choisi de rester vivre à Zvizdal ?

BB : Ils ont raconté cette histoire de manière très stratifiée. La première strate était : « Nous voulons rester ici, car c'est notre terre ». Ils y sont nés tous les deux et hormis un bref départ de Pétro pour effectuer son service militaire, ils n'ont jamais quitté les lieux. Leur vie tout entière s'est déroulée dans ce village. Leur famille y est enterrée. Un attachement profond à Zvizdal a donc certainement joué un rôle essentiel. Ils nous ont par ailleurs expliqué qu'après l'évacuation, ils n'ont pas osé partir parce qu'ils savaient que tous leurs biens allaient être pillés. À force d'hésiter à partir, le temps a passé et l'appartement que l'État leur avait attribué était entre-temps occupé par d'autres.

YD : Les dernières années, leur fille leur a souvent demandé de venir habiter chez elle. Ils l'ont envisagé, mais à un certain moment, pendant la période de tournage, ils ont quand même décidé de rester définitivement à Zvizdal.

BB : En fait, leur théorie est que chacun qui a quitté Zvizdal est décédé. Alors, pourquoi partir ? Plus ils continuaient à y vivre, moins le danger de radiation ou des considérations de santé les préoccupaient.

Au fil des années, saviez-vous ce que vous feriez avec le matériau ?

YD : Nous avons attendu longtemps avant de décider. L'histoire de Nadia et Pétro est fragile et intense. Il nous fallait trouver la bonne formule. Nous ne réalisons pas de reportages ou de documentaires, mais des spectacles. Que pouvions-nous ajouter à cette histoire avec notre spectacle ? Voilà ce que nous avons cherché.

BB : Beaucoup a aussi changé au fil du temps. Indépendamment de la solitude et de la contamination, il s'agit aussi d'un récit sur le fait de vivre de la terre, de vivre avec une vache, un cheval, un chat, un chien et quelques poules. Le moindre changement prenait d'emblée de grandes proportions dans la vie de Nadia et Pétro.

YD : Dès le début, la question était aussi : vont-ils rester vivre ici ? Ils auraient tout aussi bien pu déménager pendant la période de tournage.

BB : Les hivers y sont aussi si rigoureux et la question de savoir s'ils étaient encore en vie nous taraudait à chaque fois.

YD : Nous avons vu changer beaucoup de choses au fil des ans. La mort d'une de leur bête faisait basculer leur vie. Au début, nos conversations tournaient encore autour des raisons pour lesquelles ils restaient vivre là. Au bout d'un certain temps, nous avons approfondi nos discussions et parlions, par exemple, de la mort et de la peur de mourir.

Ce matériau se prête parfaitement à un documentaire. Pourquoi choisissez-vous d'en faire du théâtre ?

BB : Nous désirons réaliser un documentaire avec ce matériau à l'avenir. Mais dans un premier temps, nous voulons en effet en distiller un spectacle. C'est très différent.

YD : Le théâtre permet d'aussi créer des scènes qui se sont déroulées en notre absence. Ce que nous faisons, entre autres, à l'aide de maquettes de l'enclos de Nadia et Pétro. Comme mentionné précédemment, la mort d'une de leur bête fut un moment de basculement dans leur vie, mais elle ne s'est bien sûr pas produite au moment où nous étions sur place en train de filmer. Dans un spectacle de théâtre, nous pouvons porter ce moment à la scène.

BB : Un spectacle de théâtre a en outre un tout autre rythme qu'un documentaire. Plusieurs choses peuvent s'y dérouler à la fois. Il permet d'introduire plusieurs strates simultanées. Une autre différence importante est le fait d'avoir rendez-vous à une certaine heure avec un public, avec lequel on peut créer un arc de tension.

YD : Au théâtre, le spectateur se rapporte aussi à un espace. Contrairement au cinéma, on est plus libre au théâtre de choisir ce qu'on regarde et la façon dont on le regarde. Pour nous, ce

serait en tout cas un exercice de créer un film à projeter sur un seul écran. Le théâtre est de fait le média que nous connaissons bien.

Qu'est-ce qui vous a marqué dans cette histoire ?

YD : Chaque fois que nous rentrions de Tchernobyl, il nous fallait quelques jours pour « revenir » ici. C'est un monde tellement différent. Nous n'avions rien vécu de si intense auparavant. Nous étions en plus émotionnellement engagés dans la vie de Nadia et Pétro. À chaque départ, nous les abandonnions de nouveau. C'était comme si nous entrions et sortions de leur vie.

BB : Tout est extrême dans ce lieu. La distance jusqu'au monde habité, la nature qui reprend partout ses droits. La relation de Nadia et Pétro à cette nature résurgente. En consultant Google Earth, on voit très clairement leur enclos, car tout le reste est embroussaillé. Tout cela recèle quelque chose d'extrêmement pur. La mort était un thème récurrent. Et surtout sous son aspect pratique. Si l'un d'eux en venait à mourir, l'être humain le plus proche serait à treize kilomètres. Pour ces quasi nonagénaires, il s'agissait d'une considération très concrète.

YD : On parle littéralement d'une zone interdite où vivent néanmoins deux personnes, avec leur histoire. On peut relier des dizaines de sujets extérieurs à cette zone à ces deux personnes, qui ont décidé de rester là. La solitude, l'isolement... tout cela constitue des thèmes importants.

BB : L'interdépendance. Le fait de prendre soin de l'autre, ou justement de ne pas la faire.

YD : Plus on passait du temps avec eux, plus on se rendait compte que leur histoire parle de nous. On a observé des mécanismes qu'on voit aussi en dehors de cette zone. À force de les filmer au plus près quatre ans durant, fut-ce par intermittence, les lignes essentielles ont fini par faire surface. Si nous n'étions restés là qu'une semaine, nous aurions tout au plus pu réaliser un reportage frappant. Un certain nombre de thèmes importants n'ont pu émerger que grâce à la durée. Ils n'ont abordé certaines choses qu'après un certain temps. Ils étaient par ailleurs toujours très occupés. C'était aussi très particulier, le fait qu'ils soient là, rien qu'à deux et il leur fallait toujours achever toute sorte de tâches, comme arracher les pommes de terre. Tout était aussi très lent. Au bout de quelques jours, nous sentions qu'il était temps de repartir et de les laisser tranquilles.

Comment condense-t-on une longue période de quatre ans en un spectacle d'un peu plus d'une heure ?

YD : Porter à la scène et à l'écran le déroulement des saisons nous a aidés ; la succession des saisons était en effet pour eux un des éléments les plus importants de leur rapport au temps.

BB : En ne décrivant pas trop, en montrant juste l'amorce des choses. En laissant paraître la pureté.

YD : On observe aussi l'écoulement du temps dans le film du fait qu'ils vieillissent. Sur les images du début de cette période, ils ont un aspect très différent que quatre ans plus tard.

Après ces expériences, portez-vous un regard différent sur notre manière de vivre et notre perception du temps ?

YD : Absolument...

BB : Oui, et pas seulement à cause de l'histoire extrême de Nadia et Pétro, mais aussi du fait que cette histoire se déroule en Ukraine, où tout est différent de chez nous. La peur de la guerre, par exemple, était par moments très palpable et le danger était réel. Des membres de la famille par alliance de Nadia et Pétro sont morts dans l'avion abattu en juillet 2015. Tous ces éléments ont eu un impact considérable. Revenir en Belgique après avoir passé quelques jours là-bas était toujours intense. Le fait de pouvoir passer si rapidement d'un monde à l'autre, en avion, conférait chaque fois une dimension quelque peu absurde à l'expérience.

YD : Inconsciemment, Nadia et Pétro abordaient toujours de grands thèmes. Comme lorsque Pétro a dit : « Un être humain doit rester dans sa zone, si on le déplace, il meurt. » Une telle affirmation vous secoue. Cela donne à réfléchir, entre autres, sur les nombreuses tournées que nous effectuons avec Berlin, sur le fait d'être sans cesse en voyage, sur la route, sur notre aspiration à voir le plus de choses possible... Ou sur ce couple, qui a vécu isolé 27 ans durant, rien qu'à deux, et dont nous avons été les spectateurs pendant quatre ans. Il y a ainsi eu un tas de petites choses qu'on ne peut pas résumer en une seule phrase, mais qui, dans leur ensemble, ont beaucoup déclenché. Il en va de même pour le spectacle qui parle de multiples petites choses et ne peut pas être réduit à un slogan. Lorsque nous y sommes allés pour la première fois : nous voulions tout savoir et tout comprendre aussitôt, mais ce n'est bien entendu pas comme ça que cela fonctionne. Tout n'a fait surface que petit à petit, à travers des mots, des phrases, des regards...

Karlién Meganck (deSingel)
Anvers, février 2016